

## Études littéraires africaines

# Esthétique, politique et éthique du personnage : le métis dans l'oeuvre romanesque d'Henri Lopes

Sylvère Mbondobari



Numéro 45, 2018

Henri Lopes, lectures façon façon-là

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051613ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051613ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Résumé de l'article

Le métis est non seulement au fondement de l'écriture d'Henri Lopes, il fait partie de son être. Il est le lieu où s'observent les mécanismes les plus subtils de la société moderne. Malédiction ou élection, le métis est une figure de l'entre-deux qui navigue entre les continents, fait vaciller nos certitudes et permet d'interroger notre être-au-monde. Le présent article entend étudier la figure du métis à partir d'un triple rapport avec l'histoire, avec la société coloniale et postcoloniale et avec la littérature.

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Mbondobari, S. (2018). Esthétique, politique et éthique du personnage : le métis dans l'oeuvre romanesque d'Henri Lopes. *Études littéraires africaines*, (45), 69–84. <https://doi.org/10.7202/1051613ar>

# ESTHÉTIQUE, POLITIQUE ET ÉTHIQUE DU PERSONNAGE : LE MÉTIS DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE D'HENRI LOPES

## RÉSUMÉ

Le métis est non seulement au fondement de l'écriture d'Henri Lopes, il fait partie de son être. Il est le lieu où s'observent les mécanismes les plus subtils de la société moderne. Malédiction ou élection, le métis est une figure de l'entre-deux qui navigue entre les continents, fait vaciller nos certitudes et permet d'interroger notre être-au-monde. Le présent article entend étudier la figure du métis à partir d'un triple rapport avec l'histoire, avec la société coloniale et postcoloniale et avec la littérature.

## ABSTRACT

*Métissage is at the core of both Henri Lopes' life and writing. It is the site where the most subtle mechanisms of modern society can be observed. Indeed, being both doomed and elected, the metis is an in-between figure which circulates between continents, unsettles our certainties and helps us to question our being-in-the-world. This article thus explores the various embodiments of métissage in Henri Lopes' works, in a triple connection to history, colonial and postcolonial societies, and literature.*

\*

Dans une confession, André Leclerc, le narrateur du *Chercheur d'Afriques*, relève la fréquente dévalorisation du métis par les discours qui l'associent à l'animal<sup>1</sup> : « Dans les villages, les enfants métis gênaient. À la fois bêtes à ailes et mammifères, taches discordantes sur le décor, ces chauves-souris brouillaient la ligne de démarcation »<sup>2</sup>.

Le métis brouille les frontières, c'est indéniable. Cette difficulté se lit également dans les propos de Serge Gruzinski lorsqu'il estime que tous les efforts pour définir « le métis » demeurent insuffisants puisque persistent les « incertitudes et ambiguïtés du langage »<sup>3</sup>. Il

---

<sup>1</sup> TOUMSON (Roger), *Mythologie du métissage*. Paris : PUF, coll. Écritures francophones, 1998, 272 p. ; p. 88.

<sup>2</sup> LOPES (H.), *Le Chercheur d'Afriques*. Paris : Seuil, coll. Points : roman, n°P1422, 2006 [1990], 312 p. ; p. 180 (désormais LCA).

<sup>3</sup> GRUZINSKI (Serge), « Un honnête homme, c'est un homme mêlé. Mélanges et métissages », in : TACHOT (Louise BENAT), GRUZINSKI (S.), dir., *Passeurs*

semble ainsi que la question du métissage ne soit pas qu'anthropologique ou sociale, mais qu'elle implique dans une large mesure le langage et l'imaginaire. La présente étude n'entend donc pas mettre l'accent sur le métissage biologique, encore moins sur le métissage culturel, mais sur le métis comme figure littéraire. Si le XIX<sup>e</sup> siècle a légué des figures emblématiques de métis à la postérité, comme Jeanne Duval pour Baudelaire ou Toni pour Kleist, c'est surtout au XX<sup>e</sup> siècle qu'il devient un important *topos* de la littérature postcoloniale. Singulièrement, ce personnage « ambigu » n'a cessé d'habiter l'écriture d'Henri Lopes au point qu'il n'est pas exagéré d'affirmer que le métis constitue la voie royale pour entrer dans son imaginaire. Lydie Moudileno ne dit pas autre chose :

Depuis la parution du *Chercheur d'Afriques*, Henri Lopes s'est imposé comme « l'écrivain du métissage ». Ce label est dû en grande partie au fait qu'André Leclerc, le protagoniste principal du *Chercheur d'Afriques*, est l'un des premiers personnages métis développé avec complexité dans la fiction africaine. En cela, André Leclerc inscrit véritablement une « présence métisse » dans le roman africain<sup>4</sup>.

Ceci est confirmé par Anthony Mangeon qui présente Henri Lopes comme « l'écrivain d'un monde métissé »<sup>5</sup>. Le *métis* représente donc, pour comprendre l'œuvre romanesque de Lopes, une sorte de passage obligé, de lieu discursif qui illustre à sa manière les questions posées au monde contemporain par la rencontre interculturelle.

Dès les années 1990, avec *Le Chercheur d'Afriques* (1990) puis *Le Lys et le flamboyant* (1997), Lopes a en effet construit une relation profonde entre l'histoire coloniale, le mythe de l'indépendance et le destin de l'Afrique, montrant qu'au-delà des confrontations militaires et de l'exploitation économique, l'histoire coloniale est un long processus d'acculturation et de contamination réciproque, avec pour conséquence la naissance de nouvelles identités et formes de cultures. Dans cette nouvelle configuration sociale et culturelle, le métis est élevé au rang de figure universelle de ce qui se joue dans les sociétés contemporaines, comme l'explique Simone Fragonard dans *Le Lys et le flamboyant* :

---

culturels. *Mécanismes de métissages*. Paris : Presses universitaires de Marne-la-Vallée / Maison des sciences de l'homme Paris, 2001, 319 p. ; p. 4.

<sup>4</sup> MOUDILENO (Lydie), *Parades postcoloniales : la fabrication des identités dans le roman congolais*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2006, 160 p. ; p. 86.

<sup>5</sup> MANGEON (Anthony), « Henri Lopes : l'écrivain et ses doubles », *Présence francophone*, n°78, 2012, p. 38-39.

Être métis pour moi, ce n'est pas une question de peau [...]. Le métissage c'est dans la tête. Les métis, pour moi, ce sont tous les individus dotés d'une âme à deux cultures. Qu'ils soient nègres, blancs ou jaunes ! <sup>6</sup>.

En réalité, c'est le rêve d'une nouvelle humanité qu'elle exprime plus tard en ces termes :

Par métis, je n'entends pas seulement les sang-mêlé qui, comme moi, ont la peau café au lait (ceux-là, ce sont les mulâtres) mais tous ceux qui comme moi, ou vous, monsieur Dieng, avec votre peau noire, sont métis dans leur tête et dans leur cœur (LLF, p. 404).

Henri Lopes rejoint en cela deux éminents penseurs du métissage comme voie vers l'universel : Senghor et Glissant <sup>7</sup>.

Au-delà des généralités sur le métissage, nous essayerons de voir comment la figure du métis a inspiré et enrichi l'écriture comme l'imaginaire de l'auteur. Après avoir rappelé en quoi le métis constituait une création de l'histoire coloniale, nous verrons, à partir du *Chercheur d'Afriques* et d'*Une enfant de Poto-Poto*, comment cette création historique se mue chez Henri Lopes en création littéraire, et nous retracerons pour ce faire plusieurs configurations du métis compris comme être de papier.

### **Le métis : une création de l'histoire coloniale**

Les métissages, explique Gonzalo Aguirre Beltrán, sont l'aboutissement de

la lutte entre la culture européenne coloniale et la culture indigène [...]. Les éléments opposés des cultures en contact ont tendance à s'exclure mutuellement, ils s'affrontent et s'oppo-

---

<sup>6</sup> LOPES (H.), *Le Lys et le flamboyant*. Paris : Seuil, 1997, 431 p. ; p. 387 (désormais LLF).

<sup>7</sup> SENGHOR (Léopold Sédar), « De la liberté de l'âme ou éloge du métissage », dans *Liberté 1. Négritude et humanisme*. Paris : Seuil, 1964, 448 p. ; p. 98-103. Lire également : SENGHOR (L.S.), « Asturias le métis » [Allocution à l'*Hommage international à Miguel Angel Asturias*. Paris, 9 juillet 1974], dans *Liberté 3. Négritude et civilisation de l'universel*. Paris : Seuil, 1977, 573 p. ; p. 506-514 ; GLISSANT (Édouard), *Poétique de la Relation*. Paris : Gallimard, 1990, 248 p. Enfin, lire : GLISSANT (É.), *Traité du Tout-Monde*. Paris : Gallimard, 1997, 268 p. ; Glissant préfère parler de créolisation.

sent les uns aux autres ; mais, en même temps, ils tendent à s'interpénétrer, à se conjuguer et à s'identifier <sup>8</sup>.

Dès le milieu des années 1930, les intellectuels africains s'intéressent au débat concernant le métissage, marquant leur indignation ou leur approbation devant un phénomène assez courant dans les colonies françaises. Pour cette époque, Hans-Jürgen Lüsebrink distingue deux grandes tendances dans la discussion à ce sujet dans l'espace public. La première est marquée par le rejet du concept du métissage et sa redéfinition dans une perspective africaine (Senghor ; Sadjji) <sup>9</sup>. Au concept de métissage, les auteurs préféraient « l'idéologie et l'esthétique de la "négritude" axées autour de l'imaginaire de la pureté raciale » <sup>10</sup>, explique Lüsebrink. Cette position participe sans doute d'un désir d'affirmer une culture contestée par l'idéologie coloniale. Elle est aussi l'expression du besoin d'égalité et d'appropriation de son propre patrimoine culturel qui a caractérisé le mouvement de la Négritude. Cette position va évoluer et rejoindre celle d'Ousmane Socé qui, très tôt, s'ouvrait au métissage culturel tout en conservant tout de même quelque appréhension sur la question du métissage biologique <sup>11</sup>. Dans les années 1960 et 1970,

---

<sup>8</sup> BELTRÁN (Gonzalo Aguirre), *El proceso de aculturación y el cambio socio-cultural en México*. Mexico : Universidad Iberoamericana, Editorial Comunidad, 1970 [1958], 208 p. ; cité par GRUZINSKI (S.), « Un honnête homme, c'est un homme mêlé. Mélanges et métissages », *art. cit.*, p. 5.

<sup>9</sup> Voir : SADJI (Abdoulaye), *Nini, mulâtresse du Sénégal*. Paris : Présence Africaine, 1965 [1947], 2<sup>e</sup> éd., 189 p.

<sup>10</sup> LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), « De la dimension interculturelle de la culture coloniale. Discours coloniaux et dynamiques culturelles en Afrique Occidentale Française », in : TURGEON (Laurier), *Regards croisés sur le métissage*. Laval, Qc : Les Presses de l'Université Laval, 2002, 233 p. ; p. 23-38 ; p. 28. Lire également : LÜSEBRINK (H.-J.), « Métissage culturel et société. Émergence et enjeux d'un débat, de la presse coloniale aux premiers écrivains africains (1935-1947) », in : MARIMOUTOU (Jean-Claude), RACAULT (Jean-Michel), dir., *Métissages*. Tome 1 : *Littérature – Histoire. Actes du colloque international de Saint-Denis de la Réunion*. Paris : L'Harmattan, coll. Cahiers CRLH-CIRAOI, n°7, 1992, 304 p. ; p. 109-118.

<sup>11</sup> SOCÉ (Ousmane), *Mirages de Paris : roman*. Paris : Nouvelles Éditions latines, 1965 [1937], 189 p. ; on relèvera notamment ce dialogue entre le héros Fara et son ami philosophe Sidia : « Les hommes de race pure sont supérieurs aux métis [...]. / – C'est très discutabile, dit Fara, et d'ailleurs, si l'on pousse les choses *tout est métis* ; il n'y a pas sur la terre une race pure, une civilisation qui ne soit pas métisse. Toi qui es si fier d'être noir cent pour cent, tu es métis avec ta culture européenne ! Il a fallu que tu te métisses intellectuellement pour développer ton esprit. / – Si tu pusses le métissage si loin ! s'exclama Sidia qui se sentait désarçonné. / – Oui, insista Fara, c'est encore du métissage et le véritable car ce qui fait un homme c'est encore plus sa culture et ses idées que la coloration de sa

ces positions évoluèrent encore dans le sens d'une redéfinition du « concept de métissage et ils [les intellectuels africains] lui donnèrent une véritable dimension interculturelle, proche de concepts post-coloniaux récents comme "hybridité" et "créolisation" »<sup>12</sup>, conclut Lüsebrink. Senghor s'illustre ainsi par de nombreux écrits sur la question, où il distingue souvent le métissage physique, « le plus déterminant, parce que fondamental », et le métissage spirituel qui concerne tout à la fois le corps, le cœur, l'esprit et l'âme<sup>13</sup>. L'approche universalisante de Senghor intègre l'héritage colonial et constitue, de ce point de vue, une source d'inspiration pour Henri Lopes, notamment lorsque Senghor écrit :

Notre vocation de colonisés est de surmonter les contradictions de la conjoncture, l'antinomie artificiellement dressée entre l'Afrique et l'Europe, notre hérédité et notre éducation. C'est de la greffe de celle-ci sur celle-là que doit naître notre liberté<sup>14</sup>.

Né de père belge et de mère congolaise, Henri Lopes<sup>15</sup> a la particularité, avec Williams Sassine<sup>16</sup>, lui-même né d'un père afro-libanais, d'avoir beaucoup réfléchi au statut du métis dans les sociétés occidentale et africaine :

Personnellement, ce n'est pas pour défendre une théorie ou pour faire école que je m'intéresse au métissage. Vous constaterez d'ailleurs que je n'écris pas des romans métis. J'écris plutôt

---

peau. Or, de nos jours, il se forme en Afrique Noire, comme cela s'est fait chez tous les peuples, à une époque donnée de leur histoire, un véritable accouplement avec un pays plus avancé en civilisation, et d'où naîtra l'Afrique nouvelle. L'Afrique noire Occidentale n'a été touchée, jusqu'ici, que par la civilisation arabe qui lui a donné l'une de ses principales religions. Pour la première fois, dans son histoire, notre pays vient d'être ouvert largement à un des plus grands courants de civilisations qui se soient écloses sur la terre. Nous nous trouvons mêlés, tout d'un coup, à la vie universelle. C'en est fait des vieilles traditions dans tout ce qu'elles contiennent d'incompatible avec le monde nouveau qui se crée ; nous nous mésons, tous les jours, dans tous les domaines de l'activité humaine. Et de ce métissage, va naître, en terre africaine, un monde nouveau » (p. 146-149).

<sup>12</sup> LÜSEBRINK (H.-J.), « De la dimension interculturelle de la culture coloniale », *art. cit.*, p. 29.

<sup>13</sup> SENGHOR (L.S.), « Asturias le métis », *art. cit.*, p. 507.

<sup>14</sup> SENGHOR (L.S.), « De la liberté de l'âme ou éloge du métissage », *art. cit.*, p. 103.

<sup>15</sup> ONYEOZIRI (Gloria Nne), « Henri Lopes and the Postcolonial Riddle of Métis Identity », *International Journal of Francophone Studies*, vol. 6, n°1, 2003, p. 43-52.

<sup>16</sup> SASSINE (Williams), *Saint Monsieur Baly : roman*. Paris : Présence Africaine, coll. Écrits, 1973, 223 p. ; *Mémoire d'une peau : roman*. Paris-Dakar : Présence Africaine, 1998, 179 p.

des romans où il y a des personnages métis. La nuance est de taille. Je décris un monde que je connais de l'intérieur sans pour autant sombrer dans l'autobiographie ou dans la biographie. En tout cas, si je le fais, c'est à mon cœur [sic] défendant. Le métissage fait partie de mon être. Je pars de mon expérience, mais pour bâtir quelque chose qui doit dépasser ma particularité<sup>17</sup>.

La présence du métis dans l'œuvre romanesque de Lopes s'imposait à lui pour au moins deux raisons : premièrement, sur le plan personnel, par ses origines, et puis, deuxièmement, comme soutien efficace de la tonalité qu'il voulait donner à ses romans. Construction de l'imaginaire ou réalité socio-anthropologique, le personnage métis trouve toujours son origine dans la situation coloniale. Il est le lieu où s'expriment une expérience, un vécu et des significations historiques, comme l'explique Charlotte Baker : « *In colonial Africa, mixed race individuals problematised the relationship between Self and Other, and the figure of the métis became inextricably intertwined with colonial histories of domination and exclusion* »<sup>18</sup>. Là est donc le trait dominant du métis si l'on se projette dans une perspective historique. Fleur, l'amante et la demi-sœur d'André Leclerc, le confirme de manière péremptoire : « Métis c'est une création coloniale. Ce n'est pas une race. [...] Métis, ce n'est pas une couleur. Ça n'existe que dans la tête de certaines personnes » (*LCA*, p. 267). Cette perception du métis comme construction idéologique est partagée par Vouragan qui estime, à en croire André, qu'« il n'y a pas de mulâtre ; il n'y a que des Noirs et des Blancs. Le reste n'est qu'élucubrations » (*LCA*, p. 35). Cependant, ce qui pour Fleur relève d'une réalité intérieure, et que Vouragan réduit à une polarité binaire, est en réalité une question existentielle pour André Leclerc, qui défend la différence du métis au point d'en faire une catégorie sociale à part entière. Son vœu est néanmoins rendu difficile dans des sociétés africaine et occidentale formatées par l'idéologie coloniale et habituées à penser en termes d'oppositions et de frontières. C'est pourquoi André Leclerc doit soit faire un choix impossible, au risque d'une crise existentielle, soit procéder comme Joseph en refusant

---

<sup>17</sup> LOPES (H.), « Le métissage en Afrique est un sujet sensible », entretien avec Boniface Mongo-Mboussa ; [en ligne] : <http://www.cairn.info/revue-africultures-2005-1-page-137.htm>.

<sup>18</sup> BAKER (Charlotte), « Métissages : Williams Sassine's *Saint Monsieur Baly, Wirriyamu* and *Mémoire d'une peau* », *Postcolonial Text*, vol. 7, n°2, 2012, 12 p. ; p. 1 : <http://postcolonial.org/index.php/pct/article/view/1205/1322>.

toute forme de classification, opération qui, nous le savons depuis Michel Foucault, a un caractère arbitraire<sup>19</sup> :

Tantôt Joseph proteste qu'il n'est pas nègre, tantôt il parle des Blancs en recrachant le mot comme une arête de poisson. Un jour je l'ai entendu dire qu'il n'était pas un demi-demi, mais un deux cents pour cent : cent pour cent café, et autant pour le lait ! Allez donc comprendre... (*LCA*, p. 223).

D'ailleurs, la société elle-même ne sait pas comment le caractériser, tant un flou entoure ses origines :

Dans les conversations de bière et de rumba, des voix de meneurs affirmaient que c'était un étranger. D'évidence pas un Noir, avec cette peau de plantin [*sic*] bouilli. Mouroupeen peut-être. Mais de quelle race alors ? Pas française en tout cas. On n'a jamais vu des gens de ce patois s'appeler Veloso. Un Angolais ou un Portugais, oui (*LCA*, p. 223).

Fruit d'une transgression et associé au départ à une « dégénérescence physique et biologique, intellectuelle et morale »<sup>20</sup>, le métis se définit dans la société coloniale par l'indétermination et le flou qui règnent autour de ses origines. Bâtard que l'on « fabriqu[e] à la hâte en chevauchant par surprise, [...] une pauvre fille » (*LCA*, p. 223) ou fruit d'une union du colon avec sa « ménagère », les métis sont généralement « nés de père inconnu », des « *bana makangou* », conséquence d'une idéologie coloniale qui rejette et condamne ce type d'union. Le cas de Joseph<sup>21</sup> est de ce point de vue très significatif. Emmené en France, il est admis dans un lycée de province comme interne. Toutefois, il ne verra son père que les premiers mois après son arrivée. Il « n'a jamais su où habitait le capitaine Velours, car comprenez, l'homme avait une famille en France » (*LCA*, p. 181). Le traumatisme est grand aussi bien chez Joseph qui ne « parle jamais de cette période » (*LCA*, p. 181) que chez André Leclerc qui, dans sa dernière lettre, prétend justement que « malgré [s]es recherches, [il] n'avai[t] retrouvé aucune trace de

<sup>19</sup> FOUCAULT (Michel), *Les Mots et les choses : archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines, 1966, 400 p.

<sup>20</sup> TOUMSON (R.), *Mythologie du métissage*, *op. cit.*, p. 94.

<sup>21</sup> Émile Franceschini connaît le même sort : « Franceschini était le produit d'autres amours, celles de Pauline Kwanga, la sœur de M'ma Odile alias Mama Moundélé, avec un certain M. de Saint-Gilles. [...] Milou Kwanga fut élevé par une métisse, M'ma Odile, dont la sœur, Pauline, avait épousé un certain Franceschini. L'homme adopta l'enfant et lui donna son nom » – LOPES (Henri), *Une enfant de Poto-Poto : roman*. Paris : Gallimard, coll. Continents noirs, 2011, 264 p. ; p. 120 (désormais *EPP*).



César Leclerc » et pense que son père « avait dû sans doute disparaître à la guerre »<sup>22</sup>.

Comme on le voit pour Joseph, père adoptif d'André, et supposément le premier Congolais à avoir effectué la traversée vers la France, trois étapes marquent le parcours typique du métis. À l'origine se trouve une sorte de violence primordiale, quand l'enfant est « arrach[é] de la brousse [comme] tous les gamins mulâtres qu'on repérait dans les villages » (*LCA*, p. 180 ; p. 182). La deuxième étape est celle de sa formation intellectuelle, qui est généralement assurée par les missionnaires : « Au cours d'une battue, Joseph fut récupéré par les pères de la mission de Boundji, puis emmené à l'orphelinat Saint-Firmin, dans la capitale » (*LCA*, p. 180 ; p. 182). La troisième étape, certainement la plus révélatrice, est constituée par le voyage en métropole, autre tournant décisif dans la vie du métis. Ce passage est d'autant plus délicat psychologiquement qu'il constitue aussi le début de la recherche du père qui, comme on le voit pour Joseph et André Leclerc, mais aussi pour Simone Fragonard dans *Le Lys et le flamboyant*, se termine dans bien des cas par une amère désillusion<sup>23</sup>.

### **Le métis : être vivant, être de papier**

*Le Chercheur d'Afriques* et *Une enfant de Poto-Poto* sont deux exemples typiques de l'exploration de la sphère privée du personnage métis, délimitant dans le même temps le vaste champ ouvert à sa construction narrative, entre objectivité historique et subjectivité romanesque. Fiction d'une fiction, puisqu'il est « une pure invention humaine », le métis reflète, selon Nelly Schmidt, une idéologie à deux versants : régression et progrès. La régression, explique-t-

---

<sup>22</sup> *LCA*, p. 302. Suivant le même schéma, le commandant César Leclerc, père du narrateur, disparaîtra sans faire ses adieux : « les années passaient, et papa ne revenait pas de sa tournée. J'interrogeais ma mère et, invariablement, inlassablement, elle m'apprenait un nouveau conte où l'apologue faisait l'éloge de la patience. Et j'en restais là » (*LCA*, p. 76).

<sup>23</sup> Victor-Augagneur Houang, le narrateur du *Lys et le flamboyant*, mentionne « l'histoire des mulâtres qui avaient profité d'un séjour en France pour retrouver les traces de leur géniteur. [...] En règle générale, les malheureuses s'étaient vu claquer la porte au nez en se faisant sèchement signifier qu'il y avait méprise. Lâcheté d'autant plus aisée de la part des géniteurs que, même quand ils avaient été reconnus à la naissance, les rejetons ne portaient plus le nom de leur père. En effet, dans les années trente, je crois, un décret leur avait octroyé la nationalité française en échange d'une légère altération de l'orthographe du patronyme familial. Ainsi Simone Ragonar devint-elle Simone Fragonard », écrit-il à propos de son héroïne, Kolélé (*LLF*, p. 296).

elle, « s'accomplit dans le mythe de l'union illégitime : le personnage renie sa naissance, rejette l'un de ses parents ». Le progrès, quant à lui, se lit dans sa « fonction de vecteur pour l'affirmation d'une identité spécifique »<sup>24</sup>. Henri Lopes articule ces deux versants l'un avec l'autre et donne à chacun des personnages métis une épaisseur psychologique particulière.

André Leclerc Okana et Émile Kwanga Franceschini se ressemblent non seulement par leur biographie – ils sont nés de mères africaines et de pères européens –, leur parcours scolaire et universitaire, leur style de vie et le métier qu'ils exercent, mais aussi par la place qu'ils prennent dans les récits, où ils assurent à la fois une fonction dramatique et une fonction phatique. Pour la construction de ses personnages, Henri Lopes s'est libéré des contraintes autobiographiques et, en jouant de toutes les ressources de la narration indirecte, il a tenu à mettre entre lui-même et ses héros, pourtant si ostensiblement créés à son image, la plus grande distance possible<sup>25</sup>. C'est dire combien ses métis sont des êtres-de-papier<sup>26</sup> construits à partir d'une écriture polyphonique où alternent sans heurt narration à la première personne, narration hétérodiégétique et insertion d'une pluralité de discours sociaux. Le roman est ainsi le résultat d'une stratégie fondée sur une juxtaposition de témoignages et de perspectives, de voix appartenant à différents registres culturels, ce qui contribue à la construction d'un type de métis complexe.

Toutefois, chacun des portraits se distingue bien de l'autre, notamment par l'ampleur et la complexité. Celui de Franceschini est plus riche en détails symboliques et en commentaires suggestifs ; en comparaison, celui d'André Leclerc est moins développé et de façon plus neutre. Alors que ce dernier est une âme troublée, sinon déchirée, composant un personnage plutôt réservé, en proie à une crise existentielle, entièrement concentré sur la recherche de son père, et que Joseph s'est réfugié dans un mutisme que personne n'arrive à appréhender, Franceschini semble avoir, quant à lui, fait le deuil des origines et trouvé une stabilité en faisant le choix de la

<sup>24</sup> SCHMIDT (Nelly), *Histoire du métissage*. Paris : La Martinière, 2003, 223 p. ; p. 151.

<sup>25</sup> MAURER (Bruno), « De la négritude au métissage. Henri Lopes : *Le Chercheur d'Afriques* », in : BRES (Jacques), DETRIE (Catherine), SIBLOT (Paul), dir., *Figures de l'interculturalité*. Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, coll. Le Fil du discours, 1996, 266 p. ; p. 57-94 ; p. 73.

<sup>26</sup> Comme tout personnage littéraire, ces derniers ne sont « fait[s] que de phrases prononcées par [eux] ou sur [eux] » – WELLEK (René), WARREN (Austin), *La Théorie littéraire*. Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Audigier et Jean Gattégno. Paris : Seuil, coll. Poétique, n°2, 1971, 399 p. ; p. 208.

double appartenance. Sa recherche de l'équilibre repose sur un effort de volonté, une lutte contre soi-même, et derrière sa légèreté affichée se cache une sensibilité profonde. Comme le précise le narrateur, il « était fier d'être bâtard, car bâtard ou "pur-sang" nous descendions tous d'un ancêtre commun : le singe » (*EPP*, p. 33). Henri Lopes fait de Franceschini un personnage mûr, assumant pleinement son double statut de « Blanc [...] qui [a] vécu une enfance à l'africaine, qui [a] vadrouillé pieds nus dans les rues de Poto-Poto » (*EPP*, p. 130). Plusieurs fois, le narrateur revient de manière redondante sur l'équilibre réussi de cet enfant qui maniait « le lingala, le mounoukoutouba et le lari avec virtuosité, [et parlait] le français avec l'accent de la cité » (*EPP*, p. 120).

Tandis que prédominant, dans *Le Chercheur d'Afriques*, la perspective historique, la quête du père et le sentiment du devenir homme, *Une enfant de Poto-Poto* se présente au contraire comme l'œuvre de la maturité du personnage et de l'affirmation d'une personnalité forte. Henri Lopes introduit le personnage de Franceschini au moment où celui-ci, adulte et riche d'une expérience occidentale, rentre au Congo comme coopérant pour occuper un poste de professeur au Lycée Savorgnan de Brazza. Seuls quelques moments de son enfance sont racontés en pointillés et de manière rétrospective par Banga (*EPP*, p. 118-122). Ce qui domine, cette fois, c'est l'ancrage culturel africain et notamment la passion du personnage pour la musique et les langues congolaises. Dans *Le Chercheur d'Afriques*, la condition du métis nous était plutôt révélée par l'entourage d'André Leclerc, à savoir sa mère Ngalaha, son oncle Ngantsiala et son père adoptif Joseph. En France, c'est aussi l'Autre (Fleur, César Leclerc, le policier, etc.) qui renvoie à André le miroir de son identité métisse. Que ce soit en Afrique où ses camarades le surnomment *moundélé*, *café au-lait*, *mal blanchi*, *Blanc-manioc*, *mouroupéen*, ou en France où il est indistinctement appelé *bicot*, *bougnoul*, *Nordaf*, *fellaga*, *moricaud*, André Leclerc apparaît toujours comme victime d'une société qui le confine à la marge. Il est à l'image du métis historique décrit par N. Schmidt : « Né d'une union longtemps considérée comme illicite et pour le moins réprouvée, le métis fut très tôt prisonnier de préjugés aussi pesants que contradictoires »<sup>27</sup>.

Pour l'auteur congolais, le métis, qui est non seulement au fondement de son écriture mais fait partie de son être, est le lieu où s'observent les mécanismes les plus subtils de la société contemporaine. Ce qui fonde la singularité de son œuvre, c'est précisément que, chez lui, création littéraire et expérience du quotidien ne sont

<sup>27</sup> SCHMIDT (N.), *Histoire du métissage*, op. cit., p. 7.

pas séparées par une quelconque incompatibilité de nature ; au contraire, la figure du métis est prise ici dans un réseau d'échanges permanents entre héritage colonial et vécu postcolonial, expérience personnelle et imaginaire, où tout fait signe.

Du fait de leurs origines, ces personnages permettent l'expression d'une vision du monde elle-même complexe<sup>28</sup>. Parce que l'histoire de l'enfant métis est tout sauf un fleuve tranquille, et qu'elle comporte toujours des zones d'ombres, « il faudrait dans tout cela faire [...] la part de l'imagination ». « En tout état de cause », prévient André Leclerc, « il y a là de la pâture pour un écrivain. [...] Il faudrait traiter le sujet sans sombrer dans l'autobiographie facile ; éviter le mélo ; bien prendre les choses de l'intérieur ; dépasser l'historique pour atteindre l'existential » (*LCA*, p. 182). André Leclerc, double de l'auteur, plaide ainsi pour une écriture complexe, mais aussi plus radicale, qui tiendrait compte de la spécificité de l'histoire du métis en même temps qu'elle explorerait les profondeurs de sa personnalité, sa psychologie. La poétique énoncée ici gouverne de fait le projet littéraire d'Henri Lopes comme on peut le lire dans cet extrait :

Le pays que mes romans évoquent n'existe dans aucun guide Michelin, dans aucun récit de voyage, dans aucun manuel d'histoire ou de géographie. C'est de mon pays intérieur que chaque fois je vous entretiens<sup>29</sup>.

Henri Lopes écrit dès lors « pour transfigurer la réalité » (*id.*) et le lire, comme l'a vu Anthony Mangeon, « c'est donc bien lire plusieurs écrivains mais sentir pourtant, à travers eux, la présence constante d'un auteur qui, tel Pénélope, tisse et retisse une image de soi »<sup>30</sup>. Le parti pris esthétique adopté ici refuse la banalité de l'explicité, et fonde l'effet à produire sur une écriture énigmatique, où la psychologie du personnage ne se dévoile que progressivement. Appliquant le principe selon lequel moins on en dit, plus on suggère, Henri Lopes construit ses personnages de métis dans un jeu d'ombres et de lumières qui soulève inévitablement une question à propos de notre propre identité ; il semble nous suggérer que nous devrions vivre celle-ci sur un mode moins certain, en étant conscients autant de son pouvoir que de sa fragilité : la portée esthétique et éthique d'un tel procédé est immense. Le métis retourne les

<sup>28</sup> MANGEON (A.), « Henri Lopes : l'écrivain et ses doubles », *art. cit.*, p. 38-39.

<sup>29</sup> Lopes (H.), *Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois : simples discours*. [Paris] : Gallimard, coll. Continents noirs, 2003, 112 p. ; p. 111.

<sup>30</sup> MANGEON (A.), « Henri Lopes : l'écrivain et ses doubles », *art. cit.*, p. 53.

situations, domine ses instincts et se moque des préjugés et des stéréotypes, comme dans cette scène où la mère d'André Leclerc affiche avec fierté le fruit de son union avec le commandant :

Tandis qu'on la retenait, ma mère demandait si l'autre n'avait pas vu ma peau. Une peau de Blanc ! Hein ? Avait-elle vu ? Est-ce qu'elle était capable, avec ses yeux et son odeur de poisson-là, de faire un enfant avec un Blanc, elle ? Est-ce que même un Mouroupéen pouvait s'intéresser à une voyelle pareille ? (*LCA*, p. 182).

D'une manière plus générale, nous sommes confrontés dans ces deux textes à des « moi » dédoublés de l'auteur : Henri Lopes l'a voulu ainsi, car il faut que l'image de cette duplication romanesque, importante pour la compréhension de son projet littéraire, s'impose d'emblée à l'attention du lecteur, et que le souvenir de ces personnages ne puisse être effacé. De fait, l'image presque tragique de la confrontation entre André Leclerc et son père biologique ne peut manquer de retenir notre attention, et de susciter en nous quelques interrogations concernant le destin des métis, de la période coloniale à celle qui a suivi les indépendances. S'il a traduit par cette image frappante la communauté de destin qui réunit tous les enfants métis, ses deux personnages étant l'un et l'autre victimes de la situation coloniale, Henri Lopes a pris soin de montrer d'abord chacun dans un rôle spécifique : d'un côté, César Leclerc, père attentionné, colon éclairé qui disserte sur l'Afrique mais ne peut, pour des raisons idéologiques, reconnaître son fils, au risque de se renier lui-même ; et, de l'autre, André Leclerc, traumatisé par l'absence du père, professeur d'histoire en quête de ses origines et décidé à sortir vainqueur de la confrontation avec celui qui l'a engendré.

Entre autodérision et sérieux, Henri Lopes rejette donc la tentation de vouloir tout dire du réel, d'éclairer le moindre de ses replis. Cependant, à bien y regarder, les portraits des deux personnages semblent se compléter et présenter chacun un profil qui, d'une certaine manière, semble en accord avec « les lieux communs habituellement attachés aux métis »<sup>31</sup>.

### Les figures du métis

Comme figure coloniale, le métis était associé à l'interdit, au tabou, à la marge. Chez Henri Lopes, on assiste à la sortie lente et

---

<sup>31</sup> KANDÉ (Sylvie), « Remarques liminaires », in : KANDÉ (S.), dir., *Discours sur le métissage, identités métisses : en quête d'Ariel*. Paris ; Montréal, Qc : L'Harmattan, 1999, 224 p. ; p. 19.

progressive du métis de la périphérie vers le centre, qu'il soit géographique, social ou intellectuel. Cette trajectoire correspond bien à une figure de l'entre-deux, dont la mobilité comme l'anticonformisme sont encouragés par sa non-appartenance et qui a souvent bénéficié d'une solide formation intellectuelle. Deux catégories de personnages incarnent particulièrement bien cette figure : celle de l'artiste (Kolélé, dont nous avons déjà parlé, et Marie-Ève Saint-Lazare, personnage de *Sur l'autre rive*<sup>32</sup>), et/ou celle de l'intellectuel (André Leclerc, Franceschini).

Chanteuse à l'apogée de son art dans *Le Lys et le flamboyant*, Kolélé est le prototype de ces personnages lopesiens qui, passant d'un espace à un autre, se recréent et s'émancipent de leur statut d'origine. Son ascension sociale est finalement consacrée par le projet de Victor-Augagneur Houang, qui envisage de lui consacrer une biographie. Quant à Marie-Ève, ses peintures sont disqualifiées par son partenaire Anicet, qui les considère comme « l'illustration de fantasmes de nymphomanes, dignes des petites bourgeoisies de l'Europe décadente » (*SLA*, p. 192) ; mais elle est au contraire à la recherche d'une libération personnelle : « Moi j'avais besoin [...] d'être seule, de me libérer dans des gestes et des mots de démence » (*SLA*, p. 107).

André Leclerc et Émile Franceschini ne sont pas non plus des victimes qui subissent simplement leur condition de métis<sup>33</sup>. Au contraire, ils se prêtent au jeu qui consiste à mettre en scène une figure de l'intellectuel métis plus « sensible », selon Georges Balandier, « à la dépossession culturelle qu'à la dépossession matérielle »<sup>34</sup>. Professeur de Lettres, André Leclerc s'illustre par ses bonnes manières, sa prestance, sa retenue, son intelligence, qualités qui contrastent avec la grossièreté, l'attitude prétentieuse et superficielle des « nègres nantais ». Déjà, au Congo, son oncle Ngantsiala avait indiqué qu'il n'était pas « un fruit "dépareillé" ». Encore moins un albinos. [Que] les détails qui [le] différenci[ait] des autres gamins

<sup>32</sup> LOPES (Henri), *Sur l'autre rive : roman*. Paris : Seuil, 1992, 235 p. (désormais *SLA*).

<sup>33</sup> S. Kandé montre bien que les métis soit sont désignés par leurs fonctions d'intermédiaires socio-économiques (marchands, courtiers, traitants, employés de factoreries) ou d'auxiliaires de la colonisation (fonctionnaires, militaires, chefs de subdivision), soit s'intègrent dans les nomenclatures des statuts sociaux et des codes juridiques (indigènes, assimilés, évolués, citoyens...) ou les symboles culturels – voir KANDÉ (S.), « Remarques liminaires », *art. cit.*, p. 13-34.

<sup>34</sup> BALANDIER (Georges), *Afrique ambiguë*. Paris : Plon, coll. Terre humaine, 1957, 291 p. ; p. 248.

du village [n'étaient] pas des signes de malédiction, mais la marque du sacré » (*LCA*, p. 110).

Enseignant et brillant orateur, le narrateur se conçoit comme un être élu, un être différent, en tous cas, des « nègres de France ». Cette attitude se lit aussi bien dans la présentation de son demi-frère Vouragan, dont il est assurément l'antithèse, et dans le portrait parodique de l'orateur « nègre nantais »<sup>35</sup>, intellectuel africain éta-  
lant un savoir approximatif, que dans l'image qu'il donne de Dikabo « riant aux éclats avec des dents du nègre Banania » (*LCA*, p. 139). Sportif, prétentieux, loufoque, obsédé sexuel : le narrateur déploie dans ses descriptions toute la panoplie des stéréotypes du roman colonial, à telle enseigne qu'on se demande si André Leclerc ne souffrirait pas d'un complexe de supériorité, ce « désir de créolité » que Lydie Moudileno a parfaitement décrit dans son essai consacré à « la fabrication des identités dans le roman congolais »<sup>36</sup>. La posture d'André Leclerc ne manque donc pas de soulever des questions.

Franceschini, chaleureusement surnommé le « débarqué », adopte une tout autre posture. Son arrivée au lycée Savorgnan de Brazza est vécue comme une rupture radicale avec la façon traditionnelle d'enseigner la littérature ; son premier cours est tout un programme, comme l'explique Kimia : « Il déclara que l'indépendance exigeait l'excellence ; qu'il était déterminé à nous extraire de la médiocrité ; à ne pas se montrer complaisant » (*EPP*, p. 33). Très proches des « enfants de Malraux » (*EPP*, p. 75), il apparaît comme un éveilleur de conscience, soupçonné de mener des actions contre le pouvoir en place : ainsi, il se permet de laisser jouer *Une saison au Congo*, « une pièce qui inquiétait le ministre » et dont « le sujet, politiquement délicat, était susceptible de générer un conflit avec les frères de l'autre rive » (*EPP*, p. 109). Pour les autorités, c'est donc un esprit subversif qui se voit très vite expulsé du pays, avant d'y revenir et d'y passer le reste de sa vie. Le positionnement de Franceschini s'enracine dans cette expérience première qui l'incite à affirmer continuellement ses origines en répétant « à qui voulait l'entendre qu'il était un nègre ; que sa peau n'était qu'une apparence. Un oripeau » (*EPP*, p. 181).

Mais, alors que le professeur de français, dans une vision quelque peu nostalgique d'une Afrique héroïque, s'emploie à affirmer sa « négritude » (« C'est ma peau blanche qui vous abuse. Le revers est noir... » – *EPP*, p. 161), Kimia est catégorique en affirmant à l'inverse qu'« aucune fonction algébrique, aucun programme d'ordina-

<sup>35</sup> *LCA*, p. 73-74 ; p. 119-123.

<sup>36</sup> MOUDILENO (L.), *Parades postcoloniales*, op. cit., p. 82.

teur ne rend compte des destins » (*EPP*, p. 120). Elle pose ainsi les bases d'un nouveau rapport au monde et à l'Histoire, marqué du sceau de l'incertitude, de l'éphémère et de l'indécidable. Esprit inspiré, délivré des pesanteurs de l'Histoire, Kimia apparaît donc comme le prototype du métis culturel prêt à s'attaquer aux déterminismes et à affronter les catégories sociales et raciales. Sa trajectoire personnelle, son expérience américaine, son métier d'écrivain et de femme de culture, tout l'a amenée à cette conception du métissage, proche de la créolisation glissantienne que l'on retrouve en filigrane dans les œuvres d'Henri Lopes. La culture-monde reste son horizon intérieur. Par ses déplacements (Afrique, Europe, Amérique), elle échappe au Même, elle est une figure du renouvellement perpétuel de l'imagination.

\*

Comme l'a si bien montré Serge Gruzinski à l'occasion de l'exposition « Planète métisse », le monde contemporain se signale par la coexistence d'identités mélangées. Pour l'anthropologue,

les objets métis incitent à penser le monde et ses cultures en termes de circulations et de connexions et à dépasser une vision dualiste, pour ne pas dire manichéenne, qui enferme et cloisonne les autres dans une sphère extérieure et lointaine <sup>37</sup>.

Les œuvres que nous venons de présenter explorent les trajectoires de trois métis où histoire personnelle et histoire collective se confondent. Sans doute est-ce la justesse des représentations construites par l'écrivain qui capte l'attention du lecteur, mais aussi le sentiment que l'auteur entretient une affectueuse complicité avec ses personnages, complicité que finit par partager le lecteur. Pourtant, les romans d'Henri Lopes ne sont pas seulement un mélange d'allégresse et de complaisance assumée, ils posent des questions fondamentales. Bien que le métis bénéficie à la fin du XX<sup>e</sup> siècle d'un préjugé généralement favorable dans la conscience collective, l'auteur a assez de clairvoyance pour reconstruire le long chemin qui a conduit à cette acceptation. Il s'amuse des préjugés, stigmatise les humiliations et badine avec légèreté à propos de l'identité des « blancs maniocs ».

Ici, le métis est certes un modèle séduisant, mais il ne forme pas un ensemble homogène qui serait à accepter ou à rejeter en bloc. En

---

<sup>37</sup> [http://www.quaibrantly.fr/fileadmin/user\\_upload/pdf/programme\\_jour\\_Planete\\_metisse.pdf](http://www.quaibrantly.fr/fileadmin/user_upload/pdf/programme_jour_Planete_metisse.pdf) (consulté le 24.09.2015).



réalité, tout en s'inspirant de son expérience personnelle aussi bien que des débats sur la question du métissage, Henri Lopes fait une place aux réactions naturelles et spontanées qu'il a pu observer au jour le jour. La réflexion critique qui se devine à l'arrière-plan du texte lui-même, laissant affleurer différents discours, coexiste dans l'écriture romanesque avec la perception quotidienne, impulsive et parfois passionnée du commun des mortels. Qu'il s'agisse de l'Afrique, de l'Europe ou de l'Amérique, lieux de pérégrination de Kimia, le métis ne laisse pas indifférent et suscite des sentiments eux-même mêlés. Henri Lopes s'en fait l'écho lorsque, dans *Le Chercheur d'Afriques*, il multiplie les antinomies pour décrire la personnalité d'André Leclerc. On ne saurait donc s'étonner que l'auteur congolais soit enclin à sourire d'une réalité éminemment paradoxale, qui éveille en nous à la fois une curieuse exaltation et un étrange trouble. Cette légèreté qui caractérise les romans de Lopes est le signe que l'auteur ne méconnaît pas la nature complexe du métis, mais qu'il l'accepte dans ses contradictions.

■ Sylvère MBONDOBARI <sup>38</sup>

---

<sup>38</sup> Université Libreville / Université de la Sarre (Saarbrücken).